

Rome antique. J'essaierai ensuite de montrer qu'il existe bien une complémentarité fonctionnelle entre les pratiques des acteurs et les interprétations qu'ils ont données, sous la République et sous l'Empire, des principes de sens du modèle culturel aristocratique (point II) ; autrement dit, que ce que les Romains croyaient, disaient, pensaient, était fonctionnel par rapport à ce qu'ils faisaient, parce que cela leur servait à justifier leurs actions, et notamment les formes de domination sociale qu'elles impliquaient. Enfin, je tenterai d'évaluer dans quelle mesure, par leurs logiques d'action et leur créativité culturelle, ils ont pu exercer, plus ou moins bien, leur emprise sur leurs conditions d'existence (point III) » (p. 216). De nouveau, l'objectif est accompli, car l'explication de ce qui constitue ce modèle culturel est claire, précise et complète. — Si, globalement, ce livre est un travail de très haut niveau, on regrettera qu'il abuse de points d'exclamation, en particulier pour faire des parallélismes avec des situations modernes qui paraissent trop forcés et qui n'apportent rien à la lecture. Par exemple, p. 53, on peut lire : « Il en allait de même dans d'autres régions de l'Europe à cette époque : en Grèce, en Gaule, en Germanie, en Belgique, en Bretagne, en Hispanie, etc. L'Europe occidentale a été le théâtre de milliers de guerres pendant des siècles, ce qui rend d'autant plus précieux le relatif succès de la construction européenne ... mais il fallut attendre le traité de Rome de 1957 ! » Il nous paraît que ces signes de ponctuation sont généralement utilisés pour avancer les positions politiques de l'A., sans que l'on puisse comprendre l'intérêt qu'ils ont pour approfondir le travail présenté dans ce livre. — Il y a aussi certaines idées globales qui souffrent de trop de répétitions : la divinisation des empereurs est l'exemple le plus clair, car elle apparaît plusieurs fois dans le texte, sans qu'il y ait un apport d'informations nouvelles ou que soit présenté un nouveau détail de l'analyse. — On déplorera enfin que le christianisme, religion qui naît dans l'Empire Romain, ne soit pas abordé de manière plus approfondie. Sans doute le troisième livre de cette recherche travaillera-t-il ce modèle, auquel cas, nous semblerait-il, ce choix aurait gagné à faire l'objet au moins d'une note en expliquant brièvement les raisons. — Ces critiques ne doivent cependant pas rebuter les lecteurs, car le livre de M. Bajoit est une excellente étude de la société romaine dans toute sa complexité.

M. GONZÁLEZ.

Yann LE BOHEC, *Histoire des guerres romaines. Milieu du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - 410 après J.-C.* (L'art de la guerre), Paris, Tallandier, 2017, 16.5 x 23, 607 p., ill., br. EUR 25.90, ISBN 979-10-210-2300-0.

Dans *La guerre romaine*, paru en 2014, l'A., éminent spécialiste, montrait l'efficacité de l'armée romaine ; il examinait successivement son organisation, la diplomatie et le déclenchement d'une guerre (dans la ligne revendiquée de Clausewitz), la vie de garnison et l'action coloniale, la tactique et la stratégie. Il suit à présent plus de dix siècles de missions et de batailles. L'introduction rappelle quelques réalités, que des historiens douilleux n'aiment pas entendre : mutineries et défaites, rapports contradictoires à la violence (exécution des ordres, instinct de survie, désir de se valoriser, choc entre deux armées). Ensuite, un survol de la période mythique, de 753 à 509, et ce que l'Histoire peut en extraire. La matière est alors divisée en huit périodes, constituées du récit clair et concis des combats les plus importants. Le ton peut être incisif, particulièrement contre le refus d'envisager l'importance du fait militaire. Face à tant d'événements et de sources, des détails peuvent échapper. Ainsi, pour la prise de l'oppidum des Aduatiques (p. 260-1) : cet oppidum, *egregie natura munitum*, précise César (*BG*, II, 29, 1), est sans doute la Citadelle de Namur, mais l'A. l'identifie à la forteresse des Éburons, *Atuatuca* (*BG*, VI, 32, 3), probablement Tongres (Tongeren) ; la topographie seule s'oppose déjà à cette dernière identification. Bienvenues sont les réflexions générales sur chacune des huit périodes. De 509 à 264, Rome pille et domine ses voisins, mais aussi se défend et veut survivre. Résultat : Rome tient le Latium dès 338 et bientôt, en 264, l'Italie (hors Cisalpine). Que de combats acharnés, de progrès proprement militaires ! L'idéologie, elle, souligne le courage, la *Fides*, etc. 264-201 : la 1<sup>re</sup> guerre punique est de la faute des Romains ; la seconde était inévitable. Inévitable aussi

l'impérialisme ? La réponse est complexe ; le lecteur en trouvera des éléments : pas mal d'empirisme chez les Romains ; cependant, au sein du Sénat, dans son sentiment de toute-puissance internationale, il y eut de redoutables calculateurs. C'est la période des « guerres tous azimuts », de 200 à 63. Puis, 63-31 : la légion peut livrer toutes sortes de combats, partout. Dans le soubresaut des guerres civiles, l'armée contribue à l'installation d'un régime monarchique. La période 31 av. J.-C. - 192 apr. J.-C. : les légions sont partout et la *Pax Romana* est une vraie réussite ; cela vaut bien ici un long traitement. Ensuite, c'est le déclin, malgré des sursauts, auxquels l'A. ne croit pas très fort. Après la mort de Julien, la faiblesse de l'armée d'Occident est irrémédiable. L'enrôlement des Barbares fut une « fausse bonne solution » (p. 557), car n'a pas fonctionné à l'égard des envahisseurs la « politique multiculturelle différenciée » de Jadis (p. 562), où les cultures régionales s'accordaient avec le ralliement à la romanité. — B. STENUIT.

Pierre GROS, Emilio MARIN, Michel ZINK (éd.), *Auguste, son époque et l'Augusteum de Narona*. Actes du colloque organisé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 12 décembre 2014, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2015, 16 x 24, br. EUR 30, ISBN 978-2-87754-325-5.

Il volume raccoglie gli atti della giornata di studi dedicata, a circa vent'anni dalla scoperta e in occasione del bimillenario dalla morte di Augusto, all'*Augusteum* di Narona (Croazia) e di riflesso al più ampio problema del culto imperiale, la sua nascita e le sue forme. — La ricerca scientifica recente che in alcuni casi ha messo in dubbio anche identificazioni considerate come certe (C. Witschel, A. Wallace-Hadrill) ha fatto spostare l'oggetto della giornata di studi da un unico argomento, il monumento di Narona, alla questione più generale, con l'obiettivo di giungere ad una messa a punto della definizione formale e funzionale degli *Augustea* e degli edifici che ad essi sono associati o assimilati. Il metodo auspicato da P. Gros nell'introduzione ai lavori è in effetti proprio quello di partire da *l'étude d'un cas privilégié pour analyser d'une façon plus rigoureuse les formes de ce culte* a Roma e nelle province dell'impero, dall'analisi alla sintesi di un argomento per il quale la stessa terminologia antica e la reticenza ufficiale del mondo occidentale hanno contribuito alla difficoltà nell'interpretazione. — Gli atti si aprono con il saggio di John Scheid, eminente studioso di religione romana: l'autore inizia la sua disamina dall'evidente paradosso della totale assenza di riferimenti all'esistenza di *Augustea* nelle *Res Gestae Divi Augusti*, a fronte di un culto che appare invece bene attestato in Italia durante il suo principato. In merito alla teoria di Ittai Gradel, secondo cui i municipi e le colonie avrebbero preferito accordare ad Augusto il ruolo di un dio, lasciando il culto del *Genius* imperiale a schiavi e liberti, l'autore oppone l'abitudine di senatori di sacrificare pubblicamente al Genio della città e del popolo romano da lungo tempo e, dagli anni trenta del I sec., al Genio del Principe. Le testimonianze del *Caesareum* di Benevento, del tempio di Roma e Augusto a Pola confrontate con il calendario liturgico di Roma indurrebbero ad una conferma di sacrifici indirizzati ad Augusto. Sono del resto i culti tributati alle virtù dell'imperatore, documentati dal *clipeus* della Curia del 27 a.C. ben prima della sua apoteosi propriamente detta, che testimoniano un trattamento analogo a quello riservato ad un dio. — A carattere più puntuale, incentrato sull'esegesi della scultura loricata del gruppo di Narona, è il saggio di Isabel Rodà de Llanza. Quest'ultima, ricollegandosi alle identificazioni degli autori che hanno pubblicato il ciclo, ipotizza nel lato sinistro, quello apparentemente più vuoto, Tiberio, Livia, Claudio, forse Caligola e, a chiudere il gruppo, il primo dei Flavi, Vespasiano. L'uso di marmi greci già indagati dalla stessa studiosa e la qualità inducono a ipotizzare scultori attici: a questi è da attribuire la scultura in posizione assiale sulla banchina di fondo, in cui la Rodà riconosce Augusto. Riprendendo infatti gli studi di M. Cadario sull'iconografia di Nerone l'autrice propende comunque per l'identificazione con Augusto, comparando i dieci esemplari noti di statue loricate con nereidi e collegando opportunamente la diffusione del tipo alla politica delle immagini di Augusto dopo la vittoria di Azio, suggerita anche da M. Cavalieri. Per la studio-